



Frantz Grenet, est professeur au Collège de France depuis mai 2013, titulaire de la chaire Histoire et cultures de l'Asie centrale préislamique. Il a dirigé la Mission archéologique franco-uzbèke de Sogdiane (MAFOuz), qui fouille notamment le site de Samarkand.



Jean-Noël Jeanneney, est universitaire, historien de la politique et des médias. Entre autres responsabilités, il a été président de Radio France et de RFI (1982-1986), président de la Mission du Bicentenaire (1988-1989), président de la BNF (2002-2007).

Évoquer ces routes qui traversent l'Asie centrale jusqu'à la Chine, c'est saisir les contours d'une histoire deux fois millénaire. Une succession d'empires, des marchands de tous horizons et parfois des replis xénophobes... Voilà le contexte dans lequel s'inscrit l'ambitieux projet du président chinois de construire une « nouvelle route de la soie ».

JEAN-NOËL JEANNEY

Cinquante mille, cent mille chameaux parfois, constituaient l'effectif d'une caravane : les marchands se groupaient pour additionner leurs forces contre les attaques des pillards. Les lourds ballots de soie, les charges légères mais combien précieuses de bijoux, d'encens, d'épices allaient chez les barbares. En annonçant, dès son accession au pouvoir en 2013, le projet de tracer de « nouvelles routes de la soie », le nouveau maître de la Chine, Xi Jinping, a choisi d'embrancher dans la longue durée l'ambition qu'il affichait ainsi à la face du monde. Évoquer ces routes au long de plus de deux mille ans, c'est exalter l'imagination, faire surgir une foule d'images disparates et courscartées, depuis le mystère des échanges entre l'Empire romain et l'Empire des Han, jusqu'à la croisade jaune lancée par André Chroën au début des années 1930, de Beyrouth à Pékin... Frantz Grenet, le rêve de la « route de la soie » n'est pas propre au seul Occident, il est aussi le fait des Chinois...

FRANTZ GRENET

Oui, et il importe de souligner que la nouvelle initiative du gouvernement chinois « One belt one road », est principalement une initiative géopolitique et commerciale.

JN1 « One belt one road » signifie « une ceinture et une route ».

FØ La route est, bien sûr, terrestre et la ceinture est maritime. Le passé est toujours présent dans cette initiative. Il est en effet question de construire près de Pékin un village virtuel de la route de la soie, où les principaux sites artistiques seront reproduits à l'échelle 1/2 avec des reproductions digitales des principales peintures murales qui décorent ces sites. On est dans une très ancienne tradition chinoise qui est la réappropriation des paysages étrangers au cœur de la capitale. C'est la tradition des grands parcs impériaux chinois, où étaient reproduits les paysages de la Chine du Sud et de pays étrangers. Cela continue.

Portraits: Frantz Grenet; France Culture

Il s'agissait plutôt de tronçons enchâssés. Enfin, autre réserve que l'on peut émettre — j'évite d'ailleurs dans mes travaux ce terme de « route de la soie » —, quand nous consultons les documents liés à la pratique, les registres douaniers, les lettres des marchands d'Asie centrale, nous constatons que la soie est rarement mentionnée. Le gros de leur commerce était fondé sur d'autres marchandises, pondéreuses et précieuses — ce qui est le propre du commerce à longue distance. C'était de la vaisselle métallique précieuse, c'était le musc, c'était le safran. La soie était plutôt l'objet de transactions étiagues. « Route de la soie », le terme existe depuis un siècle et demi, nous vivions avec, mais il faut en relativiser la portée.

JN1 Il reste que, dès l'Antiquité romaine, la soie a beaucoup impressionné la République et l'Empire. On a des textes indignés de Sénèque contre l'excès de luxe qu'incarne la soie. Il écrit : « Je vois des vêtements de soie, s'il faut appeler vêtements des tissus dans lesquels il n'y a rien qui puisse protéger le corps ni seulement la pudeur. Une fois qu'elle les a mis, une femme jurera sans qu'on puisse la croire qu'elle n'est pas nue. Voilà ce qui avec des frais immenses on fait venir de pays obscurs, jusqu'en ce qui touche le commerce, afin que même à leurs amants nos dames ne montrent pas plus d'elles-mêmes dans leur chambre qu'en public. »

FØ Derrière la pudibonderie, certainement assez hypocrite, de Sénèque, il y a également un enjeu économique. Cet enjeu est bien exprimé par son contemporain Plinius l'Ancien : « Selon l'estimation minimale, ce sont cent millions de sesterces que l'Inde, les Sères (les Chinois) et cette péninsule arabe, enlèvent tous les ans à notre Empire, tant nous coltent cher les plaisirs et les femmes ». Ces calculs tenaient en partie du mythe, comme à la très bien démontré l'historien français Paul Veyne. Il faut réviser à la baisse cette hémorragie financière qu'avait coûté à l'Empire romain l'achat du luxe oriental.

JN1 Cela témoigne néanmoins qu'il y avait des contacts entre l'Empire romain — la République puis l'Empire — et

l'Empire chinois. Cela a été étudié de différentes façons. C'est ce qu'expriment d'ailleurs les aventures d'*Alix l'innépide* de l'auteur de bandes dessinées Jacques Martin, quand il se retrouve en Chine.

FØ Il faut tenir compte du fait qu'au départ, à la fin du I^{er} siècle avant notre ère, c'est une initiative chinoise. Quand Alexandre arrive en Asie centrale et en Inde, il n'a certainement aucune idée de l'existence de la Chine. Nous savons maintenant, par l'archéologie, que la soie commençait à s'infiltrer en Asie centrale mais on ne sait pas d'où elle venait. L'initiative chinoise est, au départ, défensive ; la Chine est menacée par des barbares qui elle appelle des Xiongnu, qui sont en fait des Huns — c'est une transcription chinoise du même nom. Ce sont les peuples contre lesquels la Grande Muraille a été construite. Alors, plus exactement, les Chinois mettent en action une politique qui chez eux est millénaire et très explicitement exprimée : utiliser les barbares lointains contre les barbares proches. Ce qui fait qu'en 139 av. J.-C., l'empereur envoie un de ses agents, Zhang Qian, pour retrouver la trace d'un peuple rival des Huns, dont on sait qu'il était parti vers l'ouest. Et on n'a pas du tout l'idée au départ de ce qu'on va découvrir. Or Zhang Qian s'aperçoit que ces barbares, qu'on appelle les Yuechi, qui vont édifier un peu plus tard un immense empire qui fera pendant à l'Empire romain — l'Empire dit des Kouchans — sont bien établis. Des produits chinois arrivent par des voies obscures, et à ce moment-là naît l'idée d'établir des relations diplomatiques régulières avec ces gens que l'on pense pouvoir retourner contre les voisins proches. Cela va évidemment de pair avec des initiatives militaires : c'est la première phase d'établissement d'un réseau de colonies qu'on va aller jusqu'au Pamir — qui ensuite dépeindra et sera périodiquement renouvelé.

JN1 Comme diastoles et systoles, depuis deux millénaires, on voit se succéder les périodes d'ouverture et de fermeture. Dès 81 av. J.-C., à la cour impériale chinoise, naît un débat sur l'opportunité de développer le commerce extérieur — débat encore actuel.

Ian Berry / Magnum Photos.

Au Turkménistan, dans une fabrique de tapis, la pause déjeuner.





Dans les faubourgs d'Actjabad, la principale ville du Turkménistan, non loin de la frontière avec l'Iran.

Ian Berry / Magnum Photos.

Fé Ces retombées commerciales n'étaient pas prévues, ni sans doute même désirées. Nous avons un texte de 23 av. J.-C., par un haut fonctionnaire chinois, qui nous explique, à propos des ambassades venues de l'Ouest : « Il n'y a pas de membres de la famille royale ni de nobles parmi ceux qui apportent les présents. Ceux-ci sont tous des marchands et des gens de basse condition, ils veulent échanger leurs biens et commercer sous le prétexte d'apporter des présents ». Il y avait des réticences. Le commerce apparaît au départ comme un parasite de la diplomatie et c'est peu à peu que la Chine va s'en accommoder.

JNu La période suivante marque un repli. Avec la fin de l'Empire romain, l'impression prévaut que les échanges se tarissent largement jusqu'à ce que ressurgissent, autour de Samarkand, le brio de la civilisation des Sogdiens¹ — que vous avez étudiée de près.

Fé À partir probablement du I^{er} siècle de notre ère, s'opère une captation de ce grand commerce. Apparaissent les itinéraires passaient plutôt par l'actuel Afghanistan — donc dans ce grand Empire kouchan. C'est la route que décrit le géographe Ptolémée : par le nord de l'Afghanistan puis le Pamir. Cette route du sud est peu à peu éclipsée, à partir des II^e et III^e siècles, par une route plus septentrionale que contribuèrent les marchands de Samarkand. C'est le moment où Samarkand s'impose comme un nœud essentiel des voies transcontinentales. C'est une ville ancienne remontant à l'époque de l'Empire perse ; Alexandre l'a conquise, elle est connue par les historiens sous le nom de Marakanda. J'y ai mené des fouilles depuis une trentaine

On voit que la Samarkand antique est avant tout une base militaire, un poste défensif face au monde de la steppe.

Fé Au VIII^e siècle, ce réseau tend à se désintégrer parce que la Sogdiane est progressivement annexée par la conquête arabe. Cela ne veut pas dire du tout que les marchands sogdiens disparaissent, mais ils s'islaient, et à partir de là ils vont réorienter leurs activités vers l'ouest. Ils seront nombreux à Bagdad. Les lignes de communication avec la Chine se rompent peu à peu. Par ailleurs, au milieu du VIII^e siècle, la Chine est saisie d'une réaction de xénophobie violente (elle en connaîtra plusieurs au cours de son histoire). Le commerce terrestre va renaitre à la faveur de l'unité créée par l'Empire mongol. Les grandes conquêtes ont lieu entre 1220 et 1240. La conquête de la Chine du Sud est achevée vers 1270, et le grand peuplement mongol de l'époque c'est évidemment Kubilaï Khan (1215-1294, empereur mongol puis empereur de Chine et fondateur de la dynastie Yuan qui durera jusqu'en 1368). Les routes se rouvrent, d'abord parcourues par des missionnaires. Il faut rappeler que nous sommes dans la longue durée : les routes d'Asie centrale ont vu passer les missionnaires de beaucoup de religions. Tout cela va finir par se déliter puisque, à partir des années 1360, les Mongols sont chassés de Chine par la nouvelle dynastie Ming (1368-1644). Mais la fermeture ne se produit véritablement qu'un siècle après, puisqu'au début des Ming il y a encore de grandes expéditions maritimes lancées sur toutes les routes de l'Océan indien. Un facteur joue un rôle important : la peste noire, qui apparaît en Chine en 1334 avant d'arriver en Occident quelques années plus tard, et qui semble avoir éradiqué les petites colonies italiennes déjà établies dans les ports. D'autres causes expliquent ensuite le délaissement de cette route terrestre : la circumnavigation de l'Afrique par les Portugais, avec Vasco de Gama (1469-1524) à la fin du XV^e siècle, puis la découverte du Nouveau Monde, qui va réorienter en partie les circuits commerciaux.

JNu La route maritime supplante dans une large mesure la route terrestre.

Fé La route terrestre ne va jamais disparaître véritablement, mais elle n'a plus sa vigueur des siècles précédents. Le niveau économique et culturel de ces anciennes oasis, de ce qui est aujourd'hui le Xinjiang, la province occidentale de la Chine, décline. Lorsque les premiers explorateurs, archéologues, agents de renseignement occidentaux, vont redécouvrir ces régions à partir des dernières années du XIX^e siècle, le tableau qu'ils dressent de la situation sera assez misérable. Mais ils vont redonner vie aux témoignages anciens sur la route de la soie. En particulier ils en redécouvrent les vestiges dans les sables — souvent malheureusement préservés. D'ailleurs, ces découvertes archéolo-

giques se déroulent dans un climat de concurrence acharnée entre Russes et Allemands — ce sont les premiers présents sur le terrain — puis Britanniques, Français, Japonais... Et cela se poursuit jusqu'à des années 1920. À partir de cette époque, la Chine se ferme aux explorateurs étrangers dans le contexte nationaliste du Kuomintang.

JNu On peut dire que le dernier — ou l'avant-dernier — moment de la route de la soie se rattache à des motifs scientifiques. Le ressort de la recherche archéologique devient important...

Fé C'est une partie de ce qu'on a appelé le Grand Jeu. L'un des épisodes phares de cette aventure, c'est la découverte par Aurel Stein de la grotte aux manuscrits de Dunhuang (dans l'actuelle province du Gansu en Chine). En effet, une pièce de ce monastère bouddhiste est totalement remplie de manuscrits qui ont été cachés là au tout début du XI^e siècle, et qui sont écrits dans toutes les langues de l'Asie centrale de cette époque — y compris des langues qui étaient encore inconnues des savants occidentaux. Aurel Stein fait une riche moisson, mais pas très sélective — parce qu'il ne savait que le sanskrit et le tibétain. Sur ces brisées arrive notre compatriote Paul Pelliot (1878-1945, sinologue, élève d'Édouard Chavannes, qui ména une importante expédition entre 1906 et 1908 le long de l'ancienne route septentrionale de la soie). En quantite, sa moisson des manuscrits est plus maigre que celle de Stein, en qualité elle est considérablement supérieure. Parce que Pelliot arrive à déchiffrer une partie des textes et fait un choix extrêmement raisonné. Aujourd'hui encore, le fonds de manuscrits ramené de Dunhuang par Pelliot et déposé à la Bibliothèque Nationale de France est une référence absolue.

JNu Le président chinois actuel, Xi Jinping, ne souhaite-t-il pas récupérer toutes ces richesses ?

Fé À certains moments, il y a eu des revendications chinoises. En ce qui concerne les manuscrits, cela s'est considérablement calmé grâce à une très brève initiative qui a été la bibliothèque numérique de Dunhuang (née en 1994 de la volonté des institutions qui conservent de vastes collections provenant des sites archéologiques de la route de la soie). Tout a été numérisé et mis en ligne. Il reste un lourd ressentiment concernant les peintures murales qui ont été décollées des murs par les Allemands et les Britanniques. Dans les sites de Toufou, que j'ai visités en mai 2017, on pouvait voir des écrivains : « vole, vole, vole ».

1. Les Sogdiens, habitants de la Sogdiane — région qui recouvrait en partie l'actuel Turkménistan et le Tajikistan actuels — jouent un rôle important dans le commerce entre l'Inde et la Chine à partir du I^{er} siècle av. J.-C. et surtout du I^{er} siècle après. La ville de Samarkand a été leur capitale politique, culturelle et commerciale.

Émission Concorde des temps **Production** Jean-Noël Jeanneney avec Jeanne Guéroul et Nathalie Lempereur **Réalisation** Anne Kobylik **Diffusion** 02/12/2017